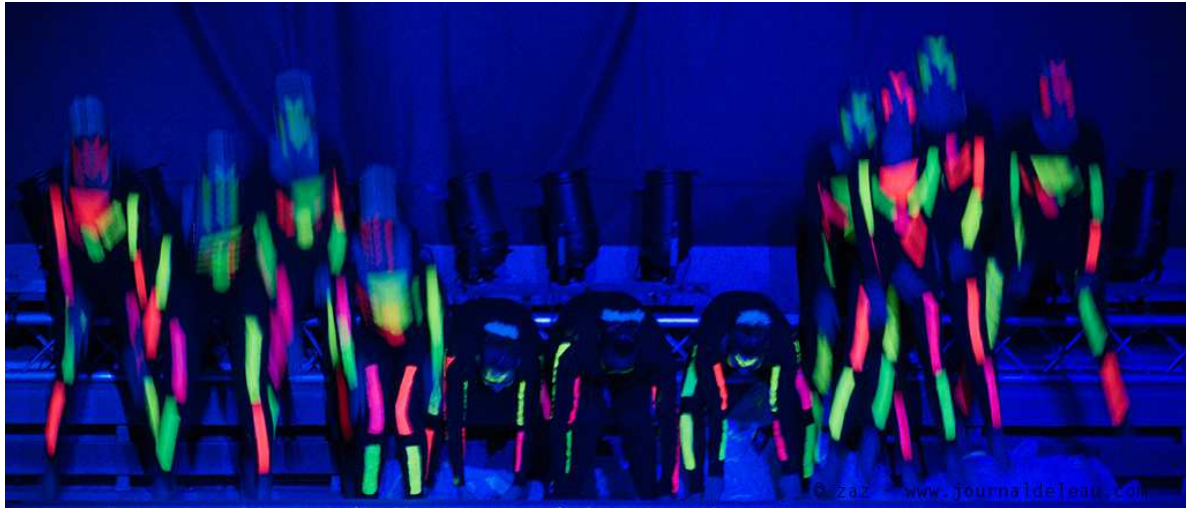


# Lacan Quotidien



N° 801 – Vendredi 23 novembre 2018 – 09 h 38 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Dé-mariage des corps

EN AVANT

**Mariage et formation du psychanalyste** par Laura Sokolowsky

**Gaies, gais, rions-nous !** par Pénélope Fay

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

**L'homme pressé et sa rencontre avec le réel** par Marlène Belilos



## **Mariage et formation du psychanalyste**

**par Laura Sokolowsky**

La voilà ! La plénière des 48<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne est ouverte et je souhaite à tous la bienvenue dans ce grand amphithéâtre du Palais des Congrès\*. Près de trois cents collègues engagés dans la préparation de ces Journées ont travaillé durant des mois. Notre blog *S'aile à mourre* (1) a traité du mariage dans son rapport à la sexualité, avec ses multiples équivoques et ses métaphores. Ce travail appliqué et joyeux est notre marque de fabrique. C'est notre style – impulsé par l'événement mémorable des 38<sup>es</sup> Journées organisées par Jacques-Alain Miller sur le thème « Comment on devient analyste ».

Dans l'un de ses premiers Séminaires, Lacan souligne que le psychanalyste n'a pas à répondre à la demande de savoir « s'il vaut mieux se marier ou ne pas se marier » (2). Ce n'est pas parce qu'il n'en saurait pas assez que le psychanalyste ne répond pas. Lacan précise que « la signification même du mariage est pour chacun de nous une question qui reste ouverte ». Cela paraît facile à saisir : à chacun sa question subjective, à chacun sa réponse. Mais l'indication de Lacan va plus loin. Elle concerne la formation de l'analyste, lequel n'a pas à décider des significations à la place du sujet qui lui parle.

Notre abord du mariage concerne en premier lieu l'éthique psychanalytique et rejoint un autre avertissement de Lacan d'après lequel il n'est guère possible de savoir ce que quelqu'un a voulu dire quand justement il ne l'a pas dit. « Il a voulu dire ça. » Qu'en savons-

nous ? Ce qui est certain est que, justement, cela n'a pas été dit. L'analyste n'a pas à se laisser guider par ses idéaux ou ses préjugés. Accorder de la valeur au dire est au fondement de la découverte freudienne.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Freud décrit les effets dévastateurs de la morale sexuelle civilisée. À le suivre, le refoulement de la jouissance sexuelle réclamé par l'ordre du mariage monogamique ne laissait guère d'autre choix que les maladies nerveuses ou la trahison du contrat. Il s'agit d'une version du mariage dominé par l'interdit et le refoulement de la pulsion. Freud ne fit pas l'apologie du mariage qui conduit au symptôme comme satisfaction pulsionnelle substitutive. Le sacrifice de jouissance exigé par la morale sexuelle civilisée est ici désigné comme la cause du ratage conjugal.

Et depuis ? La sexualité n'a plus ce caractère caché et interdit qui spécifiait la morale puritaine et victorienne que Freud a connue. Le mot d'ordre d'une jouissance sans entraves a changé la donne.

À l'approche de Mai 68, l'aspect public et l'omniprésence de la sexualité sont évoqués par Lacan de la façon suivante : « La sexualité, c'est toutes sortes de choses, les journaux, les habillements, la façon dont on se conduit, la façon dont les garçons et les filles font ça, un beau jour, en plein vent, sur le marché. *Sa vie sexuelle*, il faudrait écrire ça avec une orthographe particulière. Je vous conseille beaucoup l'exercice qui consiste à essayer de transformer les façons dont on écrit les choses. *Ça visse exuelle*, voilà où nous en sommes. » (3) Sexualité et vérité se séparent dans la mesure où l'interprétation n'apparaît plus centrée sur la révélation des effets de vérité de la sexualité refoulée.

Nous sommes contemporains d'un dire de Lacan ayant fait événement en traçant son chemin jusqu'à nous : *Il n'y a pas de rapport sexuel*. Les relations sexuelles ne font pas rapport entre deux êtres parlants. La sexuation masculine se fonde sur une exception qui dit non à la castration. La sexuation féminine ne la nécessite pas. Ces deux modes de jouissance ne se conjoignent pas. La possibilité de suppléer au rapport sexuel qui n'existe pas consiste à faire de l'autre sexe un symptôme, ainsi que Lacan l'a suggéré à la fin de son enseignement.

Le mariage est-il encore un pacte symbolique ? S'agit-il d'une conversation instaurée entre deux *parlêtres* ? Et comment se nouent l'amour et l'exigence de jouissance qui caractérise le moment que nous vivons ? Telles sont, je crois, les questions qui s'ouvrent à nous que ces Journées font entendre.

\* Intervention d'ouverture de la plénière des 48<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne « *Gai, gai, marions-nous ! La sexualité et le mariage dans l'expérience psychanalytique* », Paris, 18 novembre 2018.

1 : Retrouvez les textes de la newsletter des 48<sup>es</sup> Journées de l'ECF, *S'aile à mourre*, sur le blog *Gai, gai, marions-nous !* [ici](#).

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 152.

3 : Lacan J., *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005, p. 28-29.



# Gaies, gais, rions-nous !

par Pénélope Fay

Quelques heures après ce grand événement que furent les Journées de l'ECF, les réseaux sociaux fourmillaient de témoignages, de phrases extraites des interventions, diffusés avec bonne humeur, pictogrammes à l'appui. De pages Facebook en comptes Twitter, « joie », « gaieté », « énergie », « fête », « réussite » et autres signifiants disaient l'allant qui a engagé les *parlêtres* dans ces deux journées d'études sur le thème « Gai, gai, marions-nous ! »

L'énergie, ce mouvement qui déplace les corps, fut assurément celle de la libido. Le corps était présent.

Corps des équipes allant et venant pour la bonne organisation des Journées, tissage invisible et parfaitement noué.



Corps des invités, chacun vibrant selon la singularité de son énonciation, pour mieux transmettre – nous retiendrons les mains et le rire de Jean-Paul Gaultier, la vivacité du regard et de la voix de Victoria Vanneau, les ponctuations de Bernard Sergent sur l'immensité des réponses que suscitaient les questions d'Éric Laurent...

Corps des Analystes de l'École qui présentifiaient, dans l'émotion et le rire, l'impact des mots sur le corps. Ces événements de corps, offerts en témoignages, disaient aussi la répétition des traumas. S'entendaient, se voyaient ces traumas, ces marques du passé, enseignant en un seul mouvement ce qui fut et ce qui n'est plus. Certains énoncés avaient un versant comique, tant l'analyste analysant épinglait le non-rapport sexuel et les murs sur lesquels il avait pu buter au préalable, illustrant ce propos de Lacan : « le comique ne va pas sans le savoir du non-rapport qui est dans le coup » (1).

La gaieté du *savoir y faire* avec le symptôme résonnait. Et contagieux était le gay sçavoir, vertu qui consiste « non pas [à] comprendre, piquer dans le sens, mais [à] le raser d'aussi près qu'il se peut sans qu'il fasse glu pour cette vertu, pour cela jouir du déchiffrage, ce qui implique que le gay sçavoir n'en fasse au terme que la chute, le retour au péché » (2). Raser le sens de très près, rester sur ses arêtes afin de ne pas s'y engluer, tel fut par exemple l'échange ping-pong entre Marie-Hélène Brousse et Jean-Paul Gaultier qui résonne encore à nos oreilles : *Pourquoi, dans les défilés, les robes de mariées sont-elles toujours à la fin ? Parce que c'est la fin. Le mariage, c'est la fin : la fin du défilé.* Autre exemple, l'explication de Bernard Sergent : *Une femme chez les Grecs, ça ne sert à rien... il faut une dot pour la marier à une famille de plus haut rang donc ça coûte cher...*, ainsi ponctuée par Éric Laurent : *Donc c'est précieux !* Ou encore cette remarque de Victoria Vanneau : *Elles sont heureuses de revoir leurs maris [placé en garde à vue], ces femmes battues – quand elles ne sont pas mortes...*

Quand bien même aperçu, le sens se faisait dépasser par la jouissance qui emportait les corps et finissait en éclats de rires. Le rire a des accointances avec « l'abolition du sens » (3), soit avec la jouissance dans son éclat, avec ce reste qui serait du côté de la vie.

« Derrière le terme de jouissance, il y a *gaudia* – la joie » (4), dit J.-A. Miller. Joyeuses ces 48<sup>es</sup> Journées, fidèles au premier terme de leur nom.

1 : Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 514.

2 : *Ibid.*, p. 526.

3 : Lacan J., « La troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, p. 29.

4 : Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 77, 2011, p. 135-174.



# SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

## L'homme pressé et sa rencontre avec le réel

par Marlène Belios

En ces temps où tout le monde est si pressé, le film d'Hervé Mimran *L'homme pressé* viendra sans doute à beaucoup comme une bague au doigt.

L'histoire, adaptée du récit de Christian Streiff (1), est celle d'un patron qui vit *à cent à l'heure*, et répond et répète : « Je me reposerai quand je serai mort. »

Terrassé par un AVC (2) dans son bureau, il se réveille à l'hôpital, avec des troubles du langage. Il se voit obligé d'entamer un travail pour retrouver la parole et sera accompagné dans cet exercice d'une orthophoniste, interprétée par Leila Bekhti, drôle et touchante à la fois.



Pour arriver à transmettre le passage de la jouissance effrénée du patron à sa rencontre avec le réel de la mort, puis à la longue récupération de la vie et du désir, il fallait un acteur qui ne soit pas étranger à l'expérience de ce que la psychanalyse enseigne. Fabrice Luchini – choix d'acteur audacieux tant il paraît toujours saisi de logorrhée –, soudain dépourvu, part à la reconquête de la parole. Il interprète le rôle à merveille, il l'incarne. On le suit. Ses expressions sont précises. Ainsi, quand il déguste un café à la terrasse d'un bistrot, on pense à la scène des *Ailes du désir* de Wim Wenders, où Peter Falk essaie de convaincre un ange (Bruno Ganz) qu'il vaut mieux être présent au monde et ne pas se contenter de le regarder ; boire un café, fumer une cigarette, ou les deux à la fois, simplement être là.

François Ansermet, dans sa préface à *L'Entrée dans le temps* (3), recueil d'articles d'Eugénie Lemoine Luccioni, écrit : « C'est le résultat de toute analyse de faire tomber tout un pan de vie et l'arrangement qui l'accompagne ». Et Gennie Lemoine d'ajouter : « le plus grand danger dans notre champ est de se prendre pour quelqu'un et de s'en satisfaire ».

1 : Streiff C., *J'étais un homme pressé*, Cherche Midi, 2014

2 : Accident vasculaire cérébral.

3 : Lemoine Luccioni E., *L'Entrée dans le temps. Essais psychanalytiques*, Lausanne, Payot, 2001.

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*  
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédactrice en chef* : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay ([virginie.leblanc@gmail.com](mailto:virginie.leblanc@gmail.com) ,  
[faypenelope@gmail.com](mailto:faypenelope@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**